

Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Fondation Ciné-Communication
Band: - (2001)
Heft: 23

Artikel: Chinatown-sur-Locarno
Autor: Adatte, Vincent
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-932870>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Chinatown-sur-Locarno

Les Américains d'origine asiatique ont joué un rôle important dans l'histoire du cinéma... américain! Or on n'en savait rien ou presque. Par le biais d'une rétrospective passionnante, où la Cinémathèque suisse a pris une part prépondérante, justice leur est enfin rendue.

Par Vincent Adatte

Bush Junior aidant, l'épouvantail du «péril jaune» est à nouveau agité devant le bon peuple «étasunien». Une fois de plus, ce sont les Américains d'origine asiatique qui en font les frais – parfois de manière violente. De fait, ce racisme «anti-jaune» refait surface à intervalles réguliers, au gré de la conjoncture économique et des errements de la politique étrangère.

Cette paranoïa, savamment entretenue, dure depuis toujours: «importés» en masse dès 1860 pour construire les lignes de chemin de fer, les Chinois ne sont pas repartis comme prévu une fois leur travail accompli. Bien au contraire. Ils se sont établis et ont même prospéré en dépit de toutes les discriminations imaginables. Malgré les humiliations, les Asiatiques ont su réaliser l'idéal de réussite de l'*american way of life* tout en sauvegardant leur différence – comme le prouve la présence d'un *chinatown* dans maintes grandes villes américaines. C'est sans doute pour cette raison que le sentiment que leur vouent les autres communautés fondatrices des Etats-Unis reste ambivalent: selon les époques, on considérera les *Asian Americans* comme des étrangers ou comme des modèles d'intégration!

Une histoire du cinéma américain asiatique

Hollywood oblige, c'est le cinéma qui reflète le plus crûment cette relation aussi ambiguë que complexe. Intitulée «Out The Shadows: Asians In American Cinema», la rétrospective de Locarno en retrace tous les aléas sur près de septante-cinq ans (1915-1999). Lui-même Américain d'origine asiatique, le producteur et essayiste cinématographique Roger Garcia, qui fut aussi un temps le directeur du Festival de films de Hong-kong, a sélectionné plus d'une cinquantaine de courts et longs métrages qui esquissent une histoire du cinéma américain asiatique subdivisée en quatre phases.

Dans un premier temps, la figure du «Jaune» reste un élément exotique, inquiétant, dont on ne peut résoudre l'ambiguïté: c'est l'incarnation même de l'étranger inassimilable. Après l'entrée en guerre des Etats-Unis, bien évidemment, le registre change et l'Asiatique devient l'ennemi, une menace qu'il faut conjurer en l'éliminant physiquement. Dans les années 50, après la victoire sur le Japon, Hollywood doit rectifier le tir: c'est le temps de la réhabilitation du «sale Jaune» d'hier, mais qui véhicule aussi son lot de clichés. La quatrième et dernière phase est encore en cours: tandis que les John Woo, Ang Lee et autre Ringo Lam gagnent la confiance des *major companies* (dont certaines sont d'ailleurs en mains japonaises), une génération de jeunes cinéastes américains d'origine asiatique œuvre déjà depuis des années et en toute indépendance afin de proposer un cinéma témoignant de leurs préoccupations.

Premières mascarades

Ceci établi, revenons sur les personnalités et les films qui ont marqué cette histoire particulière et dont la rétrospective se fera l'écho. Né en 1889 au Japon, l'acteur Sessue Hayakawa est l'archétype fatidique du «Jaune» vu de l'étranger qui, non sans complaisance, a contribué à ancrer certains clichés qui auront la vie dure. C'est lui, dans le célèbre «Forfaiture» («The Cheat», 1915) de Cecil B. De Mille, qui marque au fer rouge la pauvre Fanny Ward en signe d'assujettissement! Anna May Wong (de son vrai nom Lu Tsong-wong) connaît la célébrité en jouant le rôle de l'esclave mongole de Douglas Fairbanks dans le «Voleur de Bagdad» («The Thief of Bagdad», 1924) de Raoul Walsh. Célèbre, elle est tenue pourtant à l'écart du *stars system*, commise aux seconds rôles dans les films dits «orientaux». Sessue Hayakawa et Anna May Wong restent pourtant des exceptions, car la plupart des rôles d'Asiatiques sont tenus par des acteurs blancs grimés (c'est par exemple Peter Lorre qui joue le rôle du détective japonais Mr. Moto). Un sort identique, rappelons-le, est réservé aux personnages afro-américains.

Singes hurleurs

Tout au long de la Seconde guerre mondiale, la représentation négative des Asiatiques va bien sûr aller en s'accroissant: seul échappe à cette entreprise de déshumanisation généralisée (transformant le simple soldat japonais en singe hurleur) le film «Behind The Rising Sun» (Edward Dmytryk, 1943) qui fait le portrait nuancé d'un jeune fils d'ambassadeur. Celui-ci, après avoir étudié aux Etats-Unis, est contraint de rentrer au Japon pour s'enrôler dans l'armée impériale. Futur martyr du maccarthysme, Dmytryk a toutefois recours à des acteurs anglo-saxons grimés pour interpréter les rôles nippons. Après-guerre, plusieurs cinéastes d'importance (Samuel Fuller, Richard Quine, Jack Cardiff), animés des meilleures intentions du monde, vont donc contribuer à réhabiliter l'image des Asiatiques. Mais il s'agit toujours (ou presque) de films dont l'action est située à l'étranger (Hong-kong, Japon, Philippines). La problématique des Asiatiques américains reste complètement hors champ et ce n'est qu'en 1990 que le cinéaste britannique Alan Parker réalisera pour la Twentieth Century Fox un film de fiction, par ailleurs peu convaincant, sur l'internement des Américains d'origine japonaise («Bienvenue au paradis / Come See the Paradise»).

Ici et maintenant

A coup sûr, les films les plus attendus de la rétrospective sont les moins connus. Comme déjà signalé ci-dessus,

«The World of Suzie Wong» de Richard Quine (1960)

«China Doll» de Frank Borzage (1958)

黄飞鸿
徐克作品

des jeunes cinéastes indépendants américains d'origine asiatique font enfin valoir leur point de vue dans les années 90. Très loin d'Hollywood, les Marlon L. Fuentes, Spencer Nakasako, Emiko Omori et autre Steven Okazaki tournent des documentaires qui révèlent les blessures mal cicatrisées du passé. C'est dans le très sarcastique «My America Or Honk If You Love Buddha» (1996) de Renée Tajima-Peña, que l'acteur Victor Wong lance cette réplique définitive qui pourrait fort bien servir d'exergue à toutes ces tentatives de mémoire: «J'ai toujours pensé qu'en tant qu'Américain d'origine asiatique, je devais vraiment écrire mon propre manuel de survie». Une série de courts métrages vidéo, pour la plupart très récents, inscrit cette mouvance dans l'actualité la plus immédiate: signés Rea Tajiri, Valerie Soe, Ming Ma, Richard Fung, Angel Velasco Shaw ou Selena Chang, ils décryptent sur un mode ironique ou parfois très touchant les clichés dont ont été affublés leurs parents ou arrière-grands-parents et qui malgré tout ont façonné leur identité.

Wayne Wang héraut de la rétro

Né en 1949 à Hong-kong, Wayne Wang – qui doit son prénom à un père qui admirait John Wayne – est sans nul doute le héraut de la rétrospective, cela pour deux raisons: primo, il est le seul cinéaste asiatique américain à être vraiment parvenu à s'imposer de façon durable dans le système de production dominant sans avoir (trop) renié son identité originelle. Secundo, le programme de la rétrospective fait à juste titre la part belle à son œuvre en présentant quatre des onze longs métrages qu'il a réalisés à ce jour («Chan Is Missing», 1982; «Eat A Bowl Of Tea», 1989; «Life Is Cheap But Toilet Paper is expensive», 1990; «The Joy Luck Club», 1993) et une sélection de trois courts inédits et nettement plus expérimentaux (regroupés sous l'intitulé «Invisible Wang»), que le cinéaste commentera en personne à Locarno.

S'il vient de décevoir à Cannes avec un «Centre du monde» («The Center Of The World, 2001) un peu poussif et dont le thème ne reflète en rien les préoccupations de sa communauté, l'auteur de «Smoke», toujours établi dans le quartier chinois de San Francisco, restera sans doute dans les annales pour avoir été le premier à traiter le dilemme identitaire des Américains d'origine asiatique dans «Chan Is Missing» (1982). Tourné en 16mm, ce manifeste prend prétexte des déambulations de deux chauffeurs de taxi chinois à la recherche de leur débiteur pour procéder à un savoureux portrait en coupe de sa communauté. ■

FILMparty!!!

avec DJ Lobster

**samedi 4 août 2001
dès 23h00**

**au Grand Hotel, Locarno
Salon Cumberland**

«L'Asie à Hollywood» et Wayne Wang à Locarno

Avant de s'aventurer dans les multiples dédales de la rétrospective de Locarno, mieux vaut se munir d'un bon guide! Cette année, le spectateur aura l'embarras du choix: deux publications au contenu et à l'approche différents seront en effet à sa disposition. Publié en anglais aux Editions Olivares, «Out the Shadows: Asians in American Cinema» rassemble sous la houlette de Roger Garcia une série d'essais et d'interviews qui s'efforcent de faire la lumière sur cet aspect encore trop peu connu de l'histoire du cinéma américain. Le lecteur ignorant de la langue de Shakespeare jettera plutôt son dévolu sur «L'Asie à Hollywood», ouvrage de référence co-édité par le Festival et les Cahiers du cinéma sous la direction de Charles Tesson, Claudine Paquot et l'incontournable Roger Garcia. Enfin, tous ceux qui brûlent de savoir pourquoi la pourtant sublime Anna May Wong n'a jamais pu devenir une star hollywoodienne ne manqueront pas de s'inviter à diverses tables rondes, comme à celle organisée par les Cahiers du cinéma, le 3 août, où ils pourront notamment converser avec le cinéaste *Asian American* Wayne Wang. (va) ■